

André Mathieu, musicien

Janick Beaulieu

Number 167, November–December 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50022ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaulieu, J. (1993). Review of [*André Mathieu, musicien*]. *Séquences*, (167), 40–43.

ANDRÉ MATHIEU, MUSICIEN



Jean-Alexandre Sarrazin interprétant André Mathieu au «pianothon»

Nos racines ont toujours soif. C'est une question de mémoire et de vie. Chez un arbre normalement constitué, les feuilles se doivent de compter sur des racines précises pour continuer à vivre. Tout le cinéma de Jean-Claude Labrecque semble s'inspirer de ce constat. Dans la même veine, Labrecque nous propose le portrait d'une figure méconnue: **André Mathieu, musicien**. Ce personnage n'est pas né en Europe, il y a deux ou trois siècles. Il a vu le jour au Québec, le 18 février 1929. Il a mangé comme nous des tourtières, des fèves au lard et du ragoût de pattes de cochon. Ce qui ne l'a pas empêché d'être un enfant prodige. Un peu à la manière d'Orson Welles avec son **Citizen Kane**. Le réalisateur procède par coups de sonde dans la facture de son documentaire. En partant d'une séquence reconstituée où on voit André Mathieu participer à un «pianothon», indigne d'un grand virtuose, Labrecque essaie de comprendre ce qui a conduit ce génie vers une déchéance certaine. Sous forme d'enquête, le réalisateur interroge les personnes qui ont côtoyé ce singulier musicien. Reconstitutions, archives, coupures de presse, témoignages, hypothèses, extraits de jeux télévisés se succèdent et se répondent pour nous suggérer que cette descente aux enfers pourrait s'expliquer par un vol de **Rosebud** à la **Kane**. Une enfance dérobée peut pousser un adulte jusqu'à l'autodestruction. Surtout lorsque l'entourage ne favorise pas l'éclosion permanente d'un génie précoce.

André Mathieu était-il un génie? Oui. Sans l'ombre d'un doute. Les faits sont là pour en témoigner. Dès l'âge de quatre ans, son piano le surprend en train de composer ses premières oeuvres. À l'âge de six ans, il se produit à Montréal et à

New York. C'est à sept ans qu'il triomphe à Paris dans la salle Chopin-Pleyel. Mais c'est le 26 mars 1939, que Paris le célèbre dans la salle Gaveau. Le critique Émile Vuillermoz écrit: «À son âge, Mozart n'avait rien créé de comparable à ce que nous a exécuté, avec un brio étourdissant, ce miraculeux garçonnet.» Ses compositions ont été publiées en France, en Allemagne et dans plusieurs autres pays. Lors d'un concours à New York, il remporte le premier prix avec son concerto. Il dame le pion à Leonard Bernstein. André Mathieu affichait une habileté redoutable. Quand il se trompait dans ses improvisations, il s'arrangeait pour faire croire aux spectateurs que la dissonance était volontaire. Il a composé 82 oeuvres en 28 ans.

Avant les Jeux olympiques de Montréal en 1976, je n'avais jamais entendu quelqu'un prononcer le nom d'André Mathieu. Comment un génie de cette envergure a-t-il pu sombrer dans l'oubli? Pour expliquer ce phénomène, Jean-Claude Labrecque ne ménage pas les détails qui nous conduisent sur des pistes cyclables. C'est ici que le talent de Labrecque donne le meilleur de sa maturité. Les témoignages ne succèdent pas aux interviews avec la monotonie d'un remplissage à tout prix. Chaque intervention cherche à pénétrer plus avant le coeur et la tête de ce génial musicien. Les intervenants semblent se renvoyer la balle comme pour mieux mettre dans le mille. Il y a là un choix méticuleux sur le plan du montage qui donne l'impression d'une fluidité toute naturelle, alors qu'il s'agit d'une construction très élaborée autour d'un personnage complexe.

Rodolphe Mathieu, lui-même musicien, donne l'impression de s'effacer devant son fils pour ne vivre qu'à travers ce dernier. Tout semble bien se passer pour André à qui on a trouvé un mécène français. Mais voilà que la Guerre de 39-45 lui coupe les vivres. Commence alors une série de déceptions. André doit annuler une tournée européenne. Il avoue à son épouse qu'on lui a volé son enfance. Il doit faire face à des rêves brisés à cause de son entourage trop exigeant et possessif. Sa famille vit dans ses bagages qui font du surplace. Cela ressemble à des gens en instance de voyage qui ne partent pas. Ce qui invite notre artiste à vivre une sorte d'inhibition d'action qui ouvre la porte à la dépression. Le Café Caprice le voit chaque soir en train de prendre un

verre. Il lui arrive de donner des concerts arborant une grise mine. On dit que son père était jaloux de son génie. Ce qui expliquerait un rapport de plus en plus distant avec son paternel. Sa participation aux «pianothons» aurait été comme une manière de se venger de lui. Sa mère ne supportait pas jusqu'à la névrose de le voir convoler en justes noces. Ce sourire d'enfant dans un visage ravagé devenait de plus en plus pénible à supporter.

Jeune, on l'adulait comme on admire un phénomène de cirque. Dans la vingtaine, on le boudait. Il faut dire qu'à son époque l'artiste était marginalisé sans fonction reconnue. Ce qui devait lui donner l'impression d'être comme un poisson en dehors de son aquarium. Dans les années 60, il voulait retourner en Europe pour étudier l'orchestration. Le pouvoir en place lui a refusé une bourse pour ce faire. Il en fut très affecté. On venait de lui enlever une dernière chance. Les choses ont-elles beaucoup changé au Québec? Il est mort d'une cirrhose du foie, le 2 juin 1968.

L'histoire grande ou petite cache des trésors de sagesse pour préparer des lendemains meilleurs. Un pays qui a la mémoire courte court vers un destin funeste. Labrecque nous le dit à sa façon avec un humour certain pour son coin de planète et de ses artistes. **André Mathieu, musicien** sera l'occasion de réparer jusqu'à un certain point l'erreur d'un passé récent qui consiste à oublier nos meilleurs ambassadeurs. Oui. Nos racines ont toujours soif de justice et de souvenance.

Janick Beaulieu

ANDRÉ MATHIEU, MUSICIEN — Réal.: Jean-Claude Labrecque — Phot.: Jean-Claude Labrecque — Mont.: Dominique Fortin — Mus.: André Mathieu — Son.: Philippe Scultéty — Déc.: François Laplante — Int.: Jean-Alexandre Sarrazin (André Mathieu au piano) — Prod.: Micheline Blais, Marc Blais — Canada (Québec) — 1993 — 80 minutes — Dist.: Cinéma Libre.

Short Cuts

Quelle ironie pour Robert Altman que le succès de **The Player**, satire de la manière dont Hollywood produit ses films, lui ait permis de réaliser **Short Cuts**, un des projets les moins commerciaux selon les standards des grands studios! Toujours à contre courant des idées reçues, Altman

reprend, là où il l'avait laissée, sa démarche de décapage (autrefois cependant plus corrosive) de la façade américaine, de ses mythes, de ses rouages et de ses institutions.

Cette fois, il a amalgamé huit nouvelles et un poème de l'écrivain Raymond Carver en un seul scénario (qu'il a écrit avec Frank Barhydt), bouleversant toutes les coutumes traditionnellement linéaires des histoires qui se racontent sur grand écran à Hollywood. Un défi qu'il a relevé brillamment avec ses 22 comédiens et comédiennes dont il a écouté avec attention les suggestions et les conseils tout au long du tournage.

Il en résulte un film extraordinaire, amplifié d'une lecture sociologique faite à haute voix par des personnages dont le mode de vie est tout à fait ordinaire et qui, conséquemment, ressemble à s'y méprendre à celui de tout un chacun.

Huey Lewis, Fred Ward et Buck Henry



Jamais, depuis **Nashville**, le cinéaste n'avait montré l'explosion de sa maturité artistique de manière plus convaincante, atteignant avec **Short Cuts** le contrôle total de l'outil et du langage cinématographiques. Ici, dix-huit ans après **Nashville**, des personnages (nombreux) établissent une grille de lecture précise du prototype américain de notre temps. Celui-ci a changé avec les années, et Altman ne nous le présente plus comme un citoyen intégré bien que marginal, trimballant ses préjugés tout en cherchant désespérément le succès. Aujourd'hui, la chronique va au-delà de la société, au-delà des regards trompeurs et un peu désespérés d'une civilisation en mal de réussite. Pour mieux illustrer son propos, Altman a préféré très simplement et très clairement prouver la véracité de son raisonnement en donnant à ses personnages une vie propre,